

Les NOCES entre la PENSEE et la VIE*

par Marie-Jo BONNET

Docteure en Histoire

Paris

Il faudrait fêter cet avènement d'une possibilité qui d'elle-même et de force s'inscrit dans la lutte des femmes, des noces entre la pensée et la vie. Ne pas résister à cette fusion est notre chance de participer activement à la mise en place d'une révolution humaine et irréversible".

anonyme, *Le Torchon Brûle* n°0, 1970.

Les recherches sur les femmes, l'amour entre femmes et l'homosexualité sont nées dans le double contexte de dés-institution du savoir initié par Mai 68 et de l'extraordinaire bouillonnement culturel qui s'en est suivi. Sans la rupture avec le poids de la tradition universitaire, du mandarinate, des cours magistraux, et du cloisonnement des savoirs nous n'aurions jamais osé présenter des thèses universitaires sur ces sujets. Et sans l'émergence du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) et du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), l'Université n'aurait certainement jamais accepté que de tels sujets soient reconnus par l'establishment.

Ce n'est pas pour rien que les femmes du M.L.F. ont proclamé en 1970 "Libération des femmes, année zéro"¹. C'est sur cette table rase que nous avons pu édifier notre propre demeure en commençant par le commencement : se réapproprier son histoire, à la fois comme sujet, l'engagement politique a fait de nous des actrices de l'histoire, et comme objet de recherche. Dans une université qui occultait complètement l'histoire des femmes derrière la grande histoire, nous avons introduit le Deuxième Sexe, ses combats, sa vie, ses espoirs et son regard sur le monde.

* Je remercie Denise Veilleux (chercheuse au Canada) de m'avoir si amicalement aidée à parfaire cet article par ses questions pertinentes et son soutien constant.

¹ "Libération des femmes, année zéro", titre du numéro spécial de la revue *Partisans*, n°54-55, juillet-octobre 1970.

Mais les obstacles ne se sont pas évanouis d'un coup de baguette magique. Après une phase d'investissement collectif de ce nouveau champ de connaissance, les résistances de l'institution ont ressurgi avec force, refoulant ces recherches dans une marginalité, voire un isolement dont nous sortons à peine.

C'est pourquoi mon parcours individuel constitue, avec le recul historique, l'exemple même des difficultés de cette recherche à s'imposer dans le champ commun des connaissances. Parce qu'ils dévoilent des tabous millénaires (l'amour de la femme pour la femme et le rapport des femmes à l'Esprit, au Logos) de tels sujets conduisent fatalement les chercheuses à développer en elles-mêmes ce pouvoir d'incarnation nécessaire à la visibilité des femmes dans la Cité.

A - L'essor de la subjectivité.

L'entrée des femmes dans l'histoire est donc l'élément fondateur de la recherche féministe et lesbienne dans le champ universitaire. Nous avons cessé d'être les étudiantes des faits héroïques masculins pour devenir les exploratrices de notre propre richesse. Tout renouvellement de la pensée se fait à partir de l'essor de la subjectivité. Et pour montrer à quel point cette vérité est valable à n'importe quelle époque, je rappellerai comment Christine de Pisan en vint à composer *La Cité des Dames*. Dans la première partie, elle raconte que la lecture d'un livre qui médit et "vitupère leur conduite" l'avait plongée si "profondément" dans de "sombres pensées" qu'elle en vint à se mépriser elle-même et le sexe féminin tout entier. C'est dans cet état d'abattement, de dépression mélancolique dirait-on aujourd'hui, qu'elle "vit soudain descendre sur son giron un rayon de lumière". Trois Dames lui apparurent et lui dirent :

"Nous avons pris ton désarroi en pitié et voulons te retirer de cette ignorance ; elle t'aveugle à tel point que tu rejettes ce que tu sais en toute certitude pour te rallier à une opinion que tu ne crois, que tu ne connais et ne fondes que sur l'accumulation des préjugés d'autrui (...) Ma chère enfant, qu'est devenu ton jugement ? (...) Nous venons t'annoncer la construction d'une Cité. C'est toi qui a été chargée de la construire..."²

Dans les années 1970, nous étions toutes un peu comme Christine de Pisan au sortir de ses sombres pensées et c'est armées de nos truelles, de nos pinces et de nos crayons, que nous avons commencé à édifier cette Cité des Dames dont nous ne soupçonnions pas à

² Christine de Pisan, *la Cité des Dames*, texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Eric Hicks, Stock, 1986, p.38-42.

quel point elle nous avait manqué. L'engagement dans la vie de la Cité n'est-il pas une voie de guérison ?

L'époque se prêtait admirablement à ce processus. Soulevées par une dynamique anti-oedipienne que Gilles Deleuze et Félix Guattari (1972) ont analysée dans leur célèbre *L'Anti-Oedipe*³ - nous rompions les amarres avec les pères, le principe d'autorité, le mandarinate, la hiérarchie, tout ce qui pétrifiait l'esprit et avait tenu l'histoire des femmes hors de la forteresse universitaire.

Il y avait en outre l'appel de l'Orient, le psychédéisme, le "make love not war" et ce refus des sources uniques de savoir qui est probablement la marque indélébile de notre génération. Le militant américain Jerry Rubin écrivait : "Do It"⁴. Nous l'avons fait au-delà de toute prévision. Nous avons pris en main notre propre émancipation.

La confrontation avec l'ordre symbolique oedipien structuré par la loi du Père et le signifiant maître du Phallus, comme dirait Lacan⁵, nous a donc permis de prendre pied dans le territoire des pratiques symboliques jusque-là interdites aux femmes. Certes, on avait le droit d'aller à l'université, mais à condition de ne pas parler des femmes, de ne pas étudier leurs oeuvres et d'estampiller nos connaissances du sceau de la légitimité masculine en se réclamant de leurs diplômes, de leurs Maîtres et de leur Institution. Les choses ont-elles changé en vingt ans ? Je me le demande.

Grâce à la confiance reconquise, nous avons donc investi un terrain neuf, celui de l'avènement du moi des femmes, ses potentialités, son histoire et ses moyens d'expression. Ce désir de connaissance en quête d'une incarnation était l'état d'esprit nécessaire à cette entreprise. Car il n'y a pas de recherche possible sur les femmes et l'homosexualité s'il n'y a pas accord avec soi-même et avec son être au monde. C'est cet accord intérieur qui nous permet de prendre des distances avec la société opprimante, de nous séparer d'elle en commençant à structurer une individualité dégagée des identifications familiales et sociales. C'est pourquoi la dimension spirituelle est si importante. Peut-être encore plus importante pour nous les homosexuel/les qui subissons l'opprobre, le rejet et la violence sociale. L'Esprit est au-delà de la société et la recherche de la "vérité scientifique" exige que nous soyons au préalable en état de vérité avec nous-même. Quelqu'un qui joue un rôle dans la vie sociale, qui se cache, qui porte un masque ne peut aller bien loin dans la recherche. Car nous ne sommes pas dans le domaine des sciences dites "objectives" ; comme les mathématiques, nous sommes dans celui des sciences humaines, domaine à haute densité idéologique où il est absolument nécessaire de savoir qui cherche, qui regarde

³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Oedipe, Capitalisme et schizophrénie*, Ed. de Minuit, 1972.

⁴ Jerry Rubin, *Do it*, Ed. du Seuil, 1971.

⁵ voir notamment J. Lacan, *Écrits*, Ed. du Seuil, 1966. et *Encore*, Le Séminaire, Livre XX, Seuil, 1975.

et qui parle si on veut avoir une chance de trouver quelque chose. Là, plus qu'ailleurs, il faut savoir lire et interpréter ses sources avec ses propres yeux, avec un regard déculpabilisé et libre, capable de se poser des questions que d'autres n'ont pas su, ou pas voulu poser.

Combien d'historiens ont lu *le Voyage en Italie* de Montaigne sans voir qu'il relatait à deux reprises comment des homosexuels hommes et femmes s'étaient mariés entre eux, avaient été découverts, menés à la justice, condamnés à mort et exécutés⁶. On n'en continue pas moins de dire que l'homosexualité féminine a bénéficié de tolérance, jugeant ces faits quantitativement insignifiants.

C'est parce que je cherchais les lesbiennes dans l'histoire que je les ai trouvées. Mais je les ai cherchées d'une certaine manière, en me demandant notamment comment elles avaient été identifiées et qu'est-ce que cela signifiait, au XVI^{ème} siècle, de les nommer tribades plutôt que lesbiennes. Ce questionnement sur le langage m'a mené aux sources, et si je n'avais pas abordé la question sous l'angle identitaire, avec un certain regard, je n'aurais pas pu constituer l'amour entre femmes en objet historique. L'acte fondateur n'est pas tant de les avoir trouvées que d'avoir osé regarder des femmes que la société ne voulait pas voir ou qu'elle ne regardait que comme des femmes damnées ou des malades figées dans le refus du pénis.

La première condition de la recherche sur les lesbiennes est donc cette absence de rupture entre le sujet et l'objet, cette relation dynamique, cette co-naissance. C'est, en fait, ce que signifient pour moi les noces entre la pensée et la vie.

La non séparation du savoir et de l'expérience est une deuxième condition de possibilité de la recherche sur les femmes. Ainsi, j'ai pu participer, en 1975, au groupe d'historiens mis en place par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir pour préparer des émissions de télévision qui devaient avoir lieu sur "Sartre dans le siècle". C'est dans ce groupe que j'ai découvert la bibliothèque Marguerite Durand, notre passé féministe ; c'est là également que j'ai commencé à réfléchir à notre histoire.

La même année, les femmes de ce groupe ont créé avec d'autres enseignantes de l'université de Jussieu le Groupe d'Etudes Féministes (GEF) qui rassemblait des étudiantes (comme moi), des professeures d'histoire, d'anglais, de lettres, etc (comme Michelle Perrot, Françoise Basch et Marcelle Marini), des chercheuses (Arlette Farge, Liliane Kandel) et des passionnées de culture sans autre distinction entre nous que l'appétit de connaissances. Du moins, je le croyais alors ! En tout cas, nous en étions toutes au même point, c'est à dire "année zéro". Michelle Perrot, avec qui j'avais passé ma maîtrise d'histoire l'année précédente à Jussieu avec Béatrice Slama, commençait tout juste un séminaire autour de

⁶ voir M.J.Bonnet, *Les relations amoureuses entre les femmes du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle*, Ed. O. Jacob, 1995, et "Les bûchers de Gomorrhe", *Ex Aequo* n°18, mai 1998.

cette autre question hautement révélatrice : "les femmes ont-elles une histoire ?" C'est dire comme nous ne connaissons peu notre passé.

Pluridisciplinarité et décloisonnement des savoirs furent les autres principes fondateurs de la recherche sur les femmes. Historiennes, sociologues, littéraires, juristes et anglicistes, prenaient part aux réunions du G.E.F. justifiant l'ouverture de la revue Pénélope aux spécialistes d'autres domaines.

C'est dans ce contexte intellectuel que j'ai commencé, en 1975, ma thèse d'histoire sur les relations amoureuses entre les femmes du XVI^e siècle au XX^e. J'étais loin de me douter qu'il s'agissait d'une grande première universitaire qui ne se renouvellerait pas de sitôt. Si j'ai eu l'audace de me lancer dans cette aventure de la mémoire, c'est parce que je baignais dans un milieu culturel, intellectuel et militant extraordinairement formateur dans lequel je côtoyais des femmes aussi différentes que la philosophe Simone de Beauvoir, la comédienne Delphine Seyrig, la peintre et poète Charlotte Calmis, les écrivaines Christiane Rochefort et Monique Wittig, l'avocate Gisèle Halimi, et tant d'autres femmes remarquables. Le MLF était alors un bouillon de culture d'une fécondité étonnante. Le savoir universitaire en prise directe sur la société et le débat d'idées, fut donc durant ces "noces" un moyen de connaissance de soi et un instrument de transformation sociale.

Paradoxalement, ce qui m'a le plus aidée dans mon travail historique ce ne sont pas les réunions du G.E.F. mais celles du groupe de la Spirale qui avaient lieu une fois par semaine chez la peintre Charlotte Calmis. Avec une dizaine de femmes, nous faisons un travail de connaissance de soi et de notre identité de femmes à travers la méditation et l'écriture. Ce travail collectif avec cette femme qui avait mis au point une méthode pour les femmes m'a structurée dans mes propres questions grâce à l'écoute que j'y ai trouvée et aux préoccupations qui l'animaient, plutôt d'ordre créatrices et spirituelles que sociales. A la Spirale, j'ai été reconnue, respectée, aidée. Je suis extrêmement reconnaissante à Charlotte Calmis (maintenant décédée - 1982) qui nous a si généreusement donné de son temps et de son intelligence créatrice pendant huit années.

En mars 1979, j'ai soutenu ma thèse à l'université de Paris VII. Je n'offenserai pas Michelle Perrot en disant, toutefois, que j'ai travaillé seule. *L'establishment* des historien.ne.s ne s'est en effet que très exceptionnellement intéressé aux relations amoureuses entre les femmes. Si j'ai pu exposer l'état de mes recherches lors d'une ou deux réunions du G.E.F. dans un silence intéressé, c'est surtout avec Michel Rey, qui terminait sa maîtrise sur les sodomites parisiens au XVIII^e siècle, que j'ai pu avoir les premiers échanges historiques sur le sujet.

B - L'ouverture sur le monde - les premiers colloques internationaux

Le grand apport du G.E.F., en ce qui me concerne, fut l'ouverture sur l'étranger. Ouverture vitale puisque j'étais la seule spécialiste française de l'histoire des lesbiennes, mais ouverture qui s'est heurtée très vite à une logique d'institutionnalisation qui en a limité les effets. La dynamique intersubjective et pluridisciplinaire dans laquelle nous avons été jusqu'à-là, étant écartée au profit d'une logique de carrière individuelle.

Les premières rencontres européo-américaines se sont déroulées sur trois ans, de 1979 à 1982 au Moulin d'Andé puis la dernière année dans l'état de New-York, à l'initiative de quelques chercheuses américaines dont Carroll Smith-Rosenberg, professeur associée à l'université de Pensylvanie et Judith Friedlander. Elles ont aussi été facilitées par le fait que plusieurs Françaises avaient des liaisons amoureuses avec des Américaines, ce qui donnait à ces rencontres une aura particulière qui marqua l'essor de la recherche. C'est Françoise Basch qui m'a introduite dans ce groupe, bien que je n'avais pas de statut institutionnel. Le fait que je vienne de passer ma thèse me donnait, malgré tout, une certaine légitimité. La première année au Moulin d'Andé (près de Rouen), j'ai rencontré des historiennes d'autres pays qui travaillaient sur l'histoire des lesbiennes comme l'Allemande Gudrun Schwarz et la Hollandaise Mieke Aerts. Je connaissais déjà Esther Newton, qui venait souvent à Paris et avec qui nous avons des discussions passionnées sur le couple Gertrude Stein - Alice Toklas. Puis j'ai rencontré la dernière année Judith Friedlander, Martha Vicinus et Claudia Koonz qui travaillaient sur l'histoire des femmes tout en étant concernées par mes recherches. A l'époque, nous étions trois ou quatre seulement à travailler sur l'histoire des lesbiennes. Les premiers contacts se passant à attester de notre existence.

Les trois colloques se situaient dans des lieux magnifiques où nous habitons pendant trois jours, ce qui donnait une atmosphère très particulière avec le mélange de réflexion collective et de vie commune entre femmes hétérosexuelles et homosexuelles si caractéristique de cette époque. Le soir, nous dansions par exemple. Les Américaines enseignaient toutes à l'université. En Europe, la situation était plus difficile. Il y avait deux catégories : nos aînées qui avaient déjà un poste avant le M.L.F., et la génération de mai 68 qui avait terminé ses études et entrait tout juste à l'université, au CNRS, ou comme moi, voulait faire de la recherche hors institution. C'est surtout la dernière année à New-York, à Shaker Mill Farm, exactement, que j'ai senti les tensions entre ces trois situations. En fait, j'aurais dû m'apercevoir beaucoup plus tôt que l'histoire des femmes devenait un enjeu institutionnel pour celles qui étaient insérées dans l'université et la recherche. Par exemple; un livre collectif avait été publié en 1979 intitulé *L'Histoire sans qualité*⁷ qui écartait déjà

⁷ *L'Histoire sans qualité*, Christiane Dufrancatel, Arlette Farge, Christine Fauré, Geneviève Fraisse, Michelle Perrot, Elisabeth Salvarési, Pascale Werner, Ed. Galilée, 1979.

l'homosexualité féminine du champ historique sans qu'un débat préalable (au GEF par exemple) ait eu lieu. Il se constituait déjà des réseaux entre historiennes ayant fait des choix de carrière universitaire, dont j'étais exclue de facto. N'étant pas une "héritière", c'est-à-dire ne connaissant pas le milieu universitaire ni son fonctionnement, je n'étais pas armée pour repérer les stratégies de pouvoir.

C'est donc à Shaker Mill Farm que ces types de stratégies se sont dévoilées du fait que la gauche venait d'arriver au pouvoir, ouvrant la voie à une institutionnalisation possible des études féministes, impensable sous Giscard. De plus, nous les Françaises, étions fascinées par l'incroyable dynamisme des Women's studies aux Etats-unis. Cela ne pouvait que débrider les ambitions. Et c'est ainsi que j'ai assisté à mon étiquetage comme lesbienne.

Croyant me faire plaisir, on m'avait logée dans le local des *Lesbian Herstory Archives*⁸, intention louable il est vrai, mais qui me coupa des chercheuses dites "féministes" et dites hétérosexuelles. Sans l'accueil chaleureux de Joan Nestle et sa compagne Deborah Edel qui dirigeaient les Archives qu'elles abritaient dans leur appartement, je n'aurais peut-être pas mesuré à quel point lesbiennes et féministes américaines étaient territorialisées dans des espaces sans communication, chose que je ne connaissais pas au M.L.F. où lesbiennes et hétérosexuelles coexistaient dans un mélange explosif, peut-être, mais vivant.

De plus, j'avais écrit pour le colloque un texte intitulé "Adieux à l'histoire"⁹ qui fut jugé inclassable par les organisatrices parce qu'il abordait le problème général des sources féminines de l'histoire : si les femmes se sont tues dans le passé, ne laissant que très peu de traces, quel type d'histoire pouvons-nous faire ? Ce texte fut discuté en séance plénière et suscita l'opposition farouche des historiennes institutionnalisées comme Carroll Smith-Rosenberg, tandis que l'anthropologue Judith Friedlander le trouvait intéressant parce qu'il abordait des questions qu'elle se posait pour l'histoire des Juifs. Chez les Françaises, l'accueil fut très mitigé et l'on m'en voulut de me singulariser de la sorte alors que la question était d'être publié aux Etats-unis. Je fus alors tranquillement marginalisée par mes compagnes parce que j'obéissais apparemment, à d'autres motivations que les leurs (écrire et non enseigner).

⁸ voir M.J.Bonnet, "Lesbian Herstory Archives de New York", *Vlasta*, n°1, printemps 1983.

⁹ M.J.Bonnet, "Adieux à l'histoire", *Stratégies des femmes*, sous la direction de Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse, Anne-Marie Sohn, Ed. Tierce, 1984. Ce "livre collectif" rassemble les communications des participantes au colloque de New York, dont ceux de Carroll Smith-Rosenberg, Esther Newton, Gudrun Schwarz sur les lesbiennes aux Etats Unis et en Allemagne.

Cette expérience aux Etats-unis me fit comprendre que j'étais menacée d'un double isolement : en tant que lesbienne et féministe spécialiste de l'histoire de l'amour entre femmes ; en tant que chercheuse hors institution, qui serait sacrifiée à plus au moins long terme au processus d'institutionnalisation des études féministes. La préparation du colloque de Toulouse, Femmes, Féminisme, Recherche, m'en donna la preuve peu après car en dépit des déclarations de principes favorables à la recherche hors institution, il semblait évident qu'aucune universitaire n'était prête à se battre pour la faire exister. Il fallait s'intégrer ou disparaître. Le jeu se resserrait complètement sur l'institution car la publication de ma thèse en avril 1981¹⁰ - dans la célèbre collection "Femmes" des éditions Denoël -Gonthier fondée par Colette Audry et dirigée alors par Danièle Rosadoni - ne comptait pratiquement pas, comme le démontrèrent les universitaires et chercheuses féministes qui ne firent presque pas écho de mon livre dans la presse féministe. En France, on ne fait pas carrière avec une thèse sur l'homosexualité. Déjà, la plupart des chercheuses féministes universitaires acceptaient l'idée de se conformer aux exigences de l'institution pour se faire reconnaître. D'autres colloques internationaux auxquels j'ai participé (Amsterdam en 1983, Vienne et Genève en 1984)¹¹, n'eurent aucune incidence sur la visibilité de mes recherches en France.

Inconsciente des rapports de force et des enjeux institutionnels, je continuais à défendre la liberté de pensée et l'autonomie de la recherche dans les séminaires et groupes de réflexion. A 30 ans, je ne souhaitais pas devenir la spécialiste universitaire de l'histoire des lesbiennes, ni m'inscrire dans des rapports maître / élève qui ne me concernaient pas. J'avais déjà commencé mes recherches sur la création des femmes, en réalisant entre autres choses, deux ans auparavant, le numéro trois de la revue *Pénélope*.¹² Ce que je ne comprenais pas alors, c'est que je n'étais pas armée pour combattre l'homophobie larvée, insidieuse et dissolvante dont j'étais l'objet. Il se trouve que Charlotte Calmis mourut un mois avant le colloque de Toulouse. Je décidais donc de ne pas y aller, pensant que d'autres étudiantes prendraient le relais de la recherche sur l'Eros lesbien avec Michelle Perrot, car il y avait encore beaucoup à faire. Michelle Perrot ne s'était-elle pas réjouie, lors de ma soutenance de thèse, de ce que mon travail "ouvrait des plages de liberté dans l'université", laissant supposer qu'elle soutiendrait d'autres travaux historiques sur le sujet.

¹⁰ Marie-Jo Bonnet, *Un choix sans équivoque, Recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes XV-XVIè siècle*, Paris, Denoël, 1981. (Rééditée et augmentée en 1995 chez Odile Jacob).

¹¹ "Pour une culture des femmes : Problèmes de la modernité", Colloque *Among men - Among women, Sociological and historical recognition of homosocial arrangements*, Université d'Amsterdam, 22-26 juin 1983. "L'histoire de l'amour entre femmes en France, questions de méthode : face à la conjuration du silence, quelle histoire de l'amour entre femmes peut-on faire ?" et "L'histoire des femmes en France", Colloque des historiennes.

¹² "Les femmes et la création", *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, n°3, automne 1980.

Cette ouverture ne dura pas longtemps car personne ne prit le relais.¹³ Comme l'écrivait Elisabeth Badinter en 1996 dans son compte rendu de la réédition de mon livre chez Odile Jacob :

*"En le découvrant à l'époque, j'avais eu la conviction qu'il s'agissait là d'un travail précurseur de toute première importance qui apportait une nouvelle lumière sur le double continent noir de l'histoire des femmes et de celle des lesbiennes. Hélas ! peu d'universitaires français(es) se sont engouffrés dans la brèche ouverte par Marie-Jo Bonnet ! L'homosexualité féminine reste un sujet relativement tabou dont l'histoire est peu abordée, comme en témoignent les dernières grandes publications sur "L'Histoire de la vie privée" au Seuil ou "L'histoire des femmes" chez Plon "*¹⁴.

Mais comment auraient-elles pu s'engouffrer dans la brèche que j'avais ouverte ? J'étais devenue une personne gênante que l'on n'invitait plus aux colloques, aux séminaires, aux livres collectifs et qui ne fut même pas contactée pour participer à la vaste entreprise de *L'Histoire des femmes* menée par Michelle Perrot et certaines de mes compagnes d'hier. Souhaitant sans doute devenir respectables et sexuellement correctes dans l'espoir d'être reconnues par la "loi du Père", les "féministes officielles" sacrifièrent celles qui assumaient publiquement leur homosexualité et osaient en faire leur école de liberté.

C - Le prix de la "mise en conformité"

Si l'Eros lesbien fut stigmatisé au point d'être exclu du champ de connaissances communes, c'est aussi pour des raisons "objectives" que je vais tenter de cerner ici dans leur grandes lignes.

1 - L'échec de l'institutionnalisation des études féministes - 1981-85

Cinq ans après le grand colloque de Toulouse "*Femmes, Féminisme, Recherche*", en 1982, l'Association Nationale des Etudes Féministes écrivait dans le premier numéro de son bulletin d'Etudes Féministes :

¹³ seul Christian Bonnello passa, en 1984, avec Michelle Perrot, une thèse intitulée *Discours médical sur l'homosexualité en France au XIX^e siècle*. Frédérique Villemur passa une maîtrise intitulée *Femmes damnées de l'époque décadente, 1880-1900*. A cette époque, Michelle Perrot était une des rares professeures d'histoire contemporaine à l'université habilitée à diriger des thèses.

¹⁴ Elisabeth Badinter, "Femmes entre elles", *Le Nouvel Observateur*, 9-15 mai 1996, p.311.

"... nous n'avons guère progressé. Certes le CNRS a permis, via l'ATP femmes [Action Thématique Programmée], que des recherches soient menées. Certes, 4 postes universitaires en Etudes Féministes ont été créés (...) Mais tout le monde comprend bien que ces "acquis" n'en sont pas, même s'ils nous donnent, de fait, une certaine visibilité, une certaine légitimité que nous n'avions pas auparavant. Mais surtout, les dernières années ont montré la fragilité de ces "conquêtes" : les perspectives ouvertes en 1982 n'ont pas débouché sur les résultats souhaités, et les associations régionales créées après Toulouse se sont évanouies - à quelques exceptions près "¹⁵.

La hantise de créer un "ghetto féministe" dans l'université comme il en existait aux Etats-unis, affirmait-on, décida plusieurs professeures d'université désireuses d'être reconnues par leurs pairs, et non des moindres puisque Michelle Perrot en faisait partie, à opposer leur veto à la création de départements d'études féministes. Ce geste neutralisa du même coup la dynamique d'institutionnalisation pour rejeter chacune dans une logique de carrière individuelle. On a pu voir la faiblesse d'une telle stratégie quand plusieurs professeures sont parties à la retraite (à Paris VII notamment) en laissant volontairement un vide derrière elles, à peine comblé, en ce qui concerne l'histoire des femmes par la nomination en 1994, il me semble, de Gabrielle Houbre. La nouvelle Maîtresse de Conférence n'avait pourtant pas fait sa thèse sur un sujet d'histoire des femmes¹⁶ alors qu'une cinquantaine d'historiennes avaient soutenu la leur sous la direction de Michelle Perrot entre 1979 et 1992. Heureusement, Michèle Riot-Sarcey sera élue professeure à un poste d'histoire des femmes à l'université de Paris VIII en 1998.

Quant à l'ATP, il a permis à Claudie Lesselier de réaliser un travail sur les lesbiennes¹⁷, ce travail resta également sans suite. Mais mon projet de recherche sur des femmes artistes contemporaines présenté à l'ATP, fut rejeté sous prétexte que leur "peinture n'était pas féministe" et parce que j'avais changé de spécialité. En fait, était réintroduit le cloisonnement entre les domaines de recherche et la hiérarchie des statuts. On sanctionnait aussi mon désir de rester indépendante dans l'orientation de mes recherches. Ce refus m'a précipitée dans une période de "sombres pensées" dont je suis ressortie en 1989 grâce au soutien de Michèle Brun qui m'a donné la possibilité de publier un article sur les femmes artistes du XVIIIe siècle dans le catalogue d'une exposition célébrant le bicentenaire de la Révolution à Berlin.

¹⁵ *Etudes Féministes*, Bulletin national d'information, n°1 automne 1987, p.3.

¹⁶ Gabrielle Houbre, *La discipline de l'amour : l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Ed. Plon, 1997.

¹⁷ C. Lesselier, *Recherches sur l'homosexualité féminine en France, 1930-1960*, Rapport de recherche ATP, Paris, 1988.

2 - La crise du militantisme féministe et l'émergence du radicalisme lesbien (1979-89)

Après l'éclatement du M.L.F. en 1979-80¹⁸, la pensée féministe s'est repliée vers l'université dans l'espoir d'y être reconnue, discutée et légitimée avec l'appui de la nouvelle majorité présidentielle socialiste arrivée au pouvoir en mai 1981. Toutefois, les modalités imposées par l'institution universitaire divergeaient sensiblement du cadre de réflexion que nous avons construit au M.L.F. Les groupes, séminaires libres et collectifs de discussion furent remplacés par des colloques avec des spécialistes "scientifiques" qui doivent faire acte d'allégeance à l'université pour avoir le droit de parler sur la tribune. Ce fut donc le retour de l'académisme, de la hiérarchie, de la "scientificité", en un mot de l'Institution patriarcale. Comme l'a dit joliment Michelle Perrot lors de la journée organisée à l'occasion de la journée "25 ans d'études féministes, l'expérience Jussieu", il fallait faire un "compromis entre les exigences féministes et les exigences scientifiques" en effectuant une "mise en conformité".

Nous (le GEF et les chercheuses féministes) n'avons pas réussi à mettre en place une troisième voie, un pont entre l'institution et le hors institution, malgré l'existence de structures d'échanges comme le séminaire "Limites / frontières" (qui réunit de 1980 à 1988 des scientifiques et des littéraires pour confronter leurs recherches dans et hors institution). Malgré aussi deux autres structures remarquables : *Les Cahiers du Griff*, animés depuis 1973 par Françoise Collin ; et l'association Dialogues de Femmes, créée en 1978 par Alice Colanis et qui, un dimanche par mois, invite une écrivaine à exposer son sujet puis à discuter avec les participantes¹⁹. Cet échec est tributaire de la mise en conformité et de la dispersion des féministes. En l'absence d'un mouvement fort qui construit un espace propre aux femmes - la "société des femmes"²⁰ - où s'élabore notre culture, c'est l'institution qui devient le lieu de repli de la pensée féministe, et forcément le lieu de soumission aux critères du savoir patriarcal.

De plus, le radicalisme lesbien qui émerge au tournant des années 1980 a eu pour conséquence imprévue d'isoler les chercheuses lesbiennes en fournissant aux féministes institutionnalisées le prétexte commode de l'anti-hétérosexualité de leur position théorique pour les marginaliser. Du côté du mouvement radical, c'est le repli sur une définition étroite des lesbiennes²¹ coupée de la dynamique socialisatrice des années 1970 qui visait à

¹⁸ voir Françoise Picq, *Libération des femmes, Les années mouvement*, Ed. du Seuil, 1993.

¹⁹ Dialogues de Femmes a malheureusement cessé ses activités en décembre 1998.

²⁰ voir Françoise Duroux, "la société des femmes", D'amour et de raison, *Les Cahiers du Griff*, Hiver 1983-84, p.25-35.

²¹ Je renvoie aux articles de Monique Wittig qui explique comment du point de vue "matérialiste lesbien" une "lesbienne n'est pas une femme... et n'aime pas les femmes", *Questions féministes*, n°8, 1980.

unir les femmes, quelle que soit leur pratique sexuelle. La question étant toujours de savoir sur quels critères définir notre identité de femme.

Le séminaire de recherche organisé par les Archives Lesbiennes à Paris de 1986 à 1988 est l'illustration de cet isolement / marginalisation. Non institutionnel, non mixte, il dure deux ans sans pouvoir introduire la problématique lesbienne dans l'université, le féminisme officiel, l'édition ou les colloques internationaux. C'est l'enfermement sur soi que le mensuel *Lesbia magazine* va figurer à la fin des années 1980 en refusant de parler du politique, des gays, et des hétérosexuelles. A quoi sert de construire un territoire propre si c'est pour n'y admettre que les lesbiennes et refuser le dialogue avec les "autres". La recherche sur les lesbiennes doit inclure toutes nos "identités". Se limiter à l'identité sexuelle, c'est s'enfermer dans un monde à une dimension. L'amour est unificateur, et l'amour entre femmes vise, à mon avis, à la construction de la sororité afin de prendre place dans la Cité.

3 - Le passage d'une culture féminine identitaire à la théorie des rapports sociaux de sexe

Les programmes de *Gender studies* créés aux Etats-Unis et leur équivalent en France, l'analyse des rapports sociaux de sexe, sont devenus une sorte de cheval de Troie du féminisme pour investir l'université. Il se sont toutefois révélés, à long terme, un obstacle pour la reconnaissance et le développement des études lesbiennes en France parce que ces dernières concernent par définition les relations des femmes entre elles, et non les rapports entre les hommes et les femmes. Or aujourd'hui, c'est le cadre théorique des identités de sexe et de genre qui s'est imposé en Europe par le biais de la suprématie économique de l'Amérique du nord et de la réussite de l'institutionnalisation du féminisme dans l'université américaine qui est devenue la référence, et la seule. En France, on connaît mieux les recherches des Américaines que celles de la Danoise Karin Lützen, de la Hollandaise Judith Schuyf ou de l'Allemande Gudrun Schwarz. L'objet "femme" n'est pas légitime en soi. Pour le faire admettre comme objet de connaissance auto suffisant, on doit définir les femmes dans leurs relations aux hommes ou dans la construction sociale du sexe. Que fait-on de la littérature, de la peinture, de toute la production culturelle des femmes où s'est construite une conscience "humaine" aussi nécessaire à notre compréhension du monde que la conscience masculine. Une des conséquences des *Gender Studies* est de reconduire ipso facto la domination de l'homosexualité masculine, conçue comme générique, face à une homosexualité féminine toujours reléguée dans le spécifique comme le sont les femmes par rapport aux hommes.

La société des femmes dans laquelle s'est élaborée une culture identitaire basée sur la reconnaissance de la valeur des femmes, prises en elles-mêmes, a perdu du même coup tout potentiel de légitimation dans l'Institution. Les femmes y furent admises, oui, mais à condition qu'elles ne parlent que de leurs rapports avec les hommes et / ou de l'articulation

identité de sexe / identité de genre. Ce faisant, on a éliminé l'homosexualité, le regard du sujet femme et l'on s'est coupé du processus de symbolisation de l'homosexualité féminine amorcé dans les années 1970, sans laquelle il n'est aucune reconnaissance possible des femmes dans la Cité²².

4 - L'épidémie du Sida

La disparition des chercheurs gais de ma génération, comme l'historien Michel Rey²³, a accentué l'isolement des lesbiennes en mettant fin au dialogue engagé entre nous dans nos disciplines et la presse militante (*Gay pied* et *Masques*). Je me souviens de colloques, à l'École de Médecine notamment, où les hommes commençaient à parler du sida, de la mort, des deuils, et où nous, les femmes, ne savions plus que faire : parler de nous ? les écouter ?

La nécessité de lutter contre la maladie a réorienté les énergies vers de nouvelles disciplines comme la médecine, la sociologie et le droit. Les subventions sont allées à la recherche et à la prévention du Sida, les chercheuses lesbiennes devant s'insérer dans la problématique du sida, si elles voulaient des fonds (ce fut le cas, par exemple, de Brigitte Lhomond). Elles devaient donc s'intégrer aux problématiques dominantes ou financer elles-mêmes leurs travaux²⁴.

Le Groupe de Recherches et d'Études sur l'Homosexualité et les sexualités, dirigé par Rommel Mendès-Leite, est la seule structure associative, avec la maison d'édition des Cahiers Gai-Kitsch-Camp, dirigée par Patrick Cardon, à Lille, qui a continué les recherches. Orientée sur le sida, à cause du système des subventions, elle ne put toutefois offrir un espace de réflexion aux recherches sur l'Eros lesbien.

C - Vers une Cité bisexuée...

La conséquence de ces faits accumulés a entraîné un retard de la France que déplorait ainsi Gert Hekma, historien à Amsterdam, en 1994 :

"La France n'est plus le phare culturel d'autrefois... Quand on lit le Journal of Homosexuality, la France est quasiment absente... La France a un passé qui compte mais qui n'est pas représenté dans la littérature historique internationale contemporaine. Les

²² Je renvoie à mon prochain livre, *Les Deux Amies* qui étudie les processus de symbolisation du couple de femmes dans l'art depuis l'Antiquité.

²³ voir Nadine Roger, "Hommage à Michel Rey", in sous la dir. de Rommel Mendès-Leite, *Sodomites, invertis, homosexuels*, Cahiers Gai Kitsch Camp n°27, Lille 1994.

²⁴ C'est ce que j'ai fait...

Français m'ont donné l'impression qu'ils ne croient pas à l'importance de cette histoire. Mais pour nous, l'histoire des homosexualités en France est essentielle²⁵."

L'année, 1995 marque cependant un tournant. Le succès des Fiertés gays et lesbiennes a favorisé l'arrivée d'une nouvelle génération de chercheuses qui renoue le fil brisé en 1985. Je nommerai notamment côté femmes : Martine Caraglio, Sandra Boehringer, Marianne Schulz, Florence Tamagne, Danielle Charest, etc. Mais le blocage des institutions persiste : sexisme, lesbophobie et homophobie sans précédent dans l'université et les institutions de recherche, ce qui mène à l'autocensure et la paralysie mentale. De nombreuses chercheuses n'osent parler des femmes de crainte d'être bloquées dans leur carrière et marginalisées.

Un autre fait inquiétant est l'absence d'échanges culturels et d'alternative à l'université. Aujourd'hui, l'université est le seul lieu de légitimation des savoirs, ce qui est dangereux et ouvre la porte à toutes les récupérations. La valeur n'est plus le critère dominant de la recherche. C'est le vedettariat, le culte de la personnalité, la société du spectacle et du prêt à penser. La crise est si profonde que l'université devient un lieu de repli où s'affrontent les ambitions et les carrières. On peut ainsi s'étonner qu'une universitaire comme Françoise Gaspard ait fait appel en 1998 au journaliste Didier Eribon pour tenir à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales le premier séminaire sur l'homosexualité, alors qu'un autre projet était initialement prévu. Intitulé "Quelles constructions des homosexualités - 1945-1971 ?", il était préparé par Claudie Lesselier et Olivier Jablonski et devait avoir lieu soit dans son séminaire, soit à la Maison des Sciences de l'Homme, mais il ne put aboutir parce que Françoise Gaspard, préféra monter son projet avec un journaliste connu pour ses contacts avec les Etats Unis et les intellectuels en vue plutôt, qu'avec les universitaires spécialistes du sujet qui avaient déjà soutenu des thèses ou des D.E.A.

A l'heure actuelle, en France, nous sommes revenus à l'état d'avant Mai 68 dans une université mandarinale qui écrase les idées nouvelles. Aux Etats-unis, les Gender studies ont montré leur incapacité à prendre en charge la connaissance d'Eros lesbien. Il faudra que l'université s'ouvre à de nouveaux concepts philosophiques et politiques si elle veut participer à la révolution symbolique qu'opère actuellement la pensée féministe et homosexuelle. Je conclurai par cette phrase d'Arlette Farge, qui est la seule historienne française, à ma connaissance, à s'être exprimé publiquement sur la question :

"A l'évidence, existent des zones de silence et d'occultation en histoire concernant l'homosexualité et plus particulièrement le lesbianisme. Elles sont faites non d'ignorance, mais bien souvent d'agacement plus ou moins conscient face à cette réalité toujours tenue sous silence²⁶."

²⁵ Gert Hekma, "L'Histoire des homosexualités en France : perspectives", *Cahiers Gai Kitsch Camp* n°27, 1994, p.181.

²⁶ Arlette Farge, *Ex Aequo* n°10, septembre 1997. Elle est la seule historienne, à ma

Cette réalité n'est pas seulement tenue sous silence par l'Institution, mais, ce qui est plus grave, par les universitaires féministes reconnues qui ne citent jamais les travaux sur l'amour entre femmes dans leurs ouvrages sur l'histoire des femmes²⁷, et par les universitaires gays qui organisent tranquillement des colloques officiels sur l'homosexualité sans consacrer une seule communication aux lesbiennes²⁸.

Mais si nous devons nous battre encore sur ces deux fronts pour que nos travaux soient reconnus dans leur dimension universelle (pour que chacun se reconnaisse aussi dans l'humanité des lesbiennes), il nous faudra construire de nouveaux cadres de légitimité à nos connaissances. L'université n'est pas la seule possibilité. Il y en a d'autres que les lesbiennes expérimentent depuis plusieurs années déjà dans ce que j'appelle leurs pratiques instituant. Celles-ci s'appliquent aussi bien au champ politique - se représenter soi-même dans la Cité à travers la Coordination Lesbienne Nationale, par exemple, qui rassemble plus de vingt associations lesbiennes réparties sur tout le territoire français, qu'au champ économique et culturel à travers la réappropriation de notre image.

La symbolisation de l'amour entre femmes est un des enjeux du féminisme du XXI^e siècle. Sans elle, il n'y aura pas d'accès durable à la vie de la Cité ni, et c'est peut-être plus décisif, à une vie de l'Esprit autonome. Explorons notre propre richesse et donnons lui de la valeur.

Septembre 1998 - avril 2000

Paru dans : *Voix Féministes* n°7, La recherche sur les lesbiennes. Enjeux théoriques, méthodologiques et politiques, sous la direction de Denise Veilleux, Institut canadien de recherches sur les femmes, avril 1999. La partie C du présent texte a été modifiée pour tenir compte de l'évolution actuelle.

connaissance, à s'être exprimée publiquement sur cette question.

²⁷ Je pense notamment à l'ouvrage dirigé par George Duby et Michelle Perrot, *L'Histoire des femmes en occident*, 5 vol, Ed. Plon, 1991, où trois pages seulement sont consacrées aux "Attachements homosexuels" par Judith Walkowitz qui les traite dans le chapitre "sexualités dangereuses", juste après la prostitution, et dans une perspective sociologique, et non historique. T.IV, p. 410-414. Voir M.J.Bonnet, "L'histoire des lesbiennes est-elle tabou", *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, sous la dir. Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon, Plon, 1998. p.153-164.

²⁸ Je pense au colloque "Figures historiques des homosexualités" organisé au Centre Georges Pompidou (institution nationale) lors de l'European Gay Pride le 26 juin 1997 par Patrick Mauriès. Sur les 7 interventions, aucune sur l'histoire des homosexuelles.

BIBLIOGRAPHIE

ANEF (1987) *Etudes Féministes, Bulletin national d'information*, 1, 3.

BADINTER, Elisabeth (1996). "Femmes entre elles", *Le Nouvel Observateur*, 9-15 mai, 111.

BOEHRINGER, Sandra (1997), *Approche du discours sur l'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Diplôme d'Etudes Approfondies en sciences de l'Antiquité, Université de Strasbourg.

BONNET, Marie-Jo, (à paraître). *Les Deux Amies*

(1998a). "De l'émancipation amoureuse des femmes dans la cité - Lesbiennes et féministes au XX^e siècle", *Les Temps Modernes*, mars-avril, 84-112.

(1998b). "Les Bûchers de Gomorrhe", *Ex Aequo*, 18, 23.

(1998c). "L'Histoire des lesbiennes est-elle tabou ?", *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?* sous la dir. d'Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon, Paris, Perrin, 153-164.

(1995), *Les relations amoureuses entre les femmes du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, Editions Odile Jacob.

(1984). "Adieux à l'histoire", dans *Stratégies des femmes*, sous la dir. de Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Ed. Tierce, 362-372.

(1983). "Lesbian Herstory Archives de New York", *Vlasta*, 1, 116.

(1981). *Un choix sans équivoque. Recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Denoël-Gonthier.

(1980). "Les femmes et la création", *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, sous la dir. de M.J. Bonnet, 3, 1-4.

(1974). *Idéologie du discours féminin dans des romans écrits par des femmes, 1950-1970* (*Bonjour Tristesse* de F. Sagan, *Les Stances à Sophie* de C. Rochefort, *Le Rempart des Béguines* de F. Mallet-Joris, *Entre la vie et la mort* de N. Sarraute,

- L'Amante anglaise* de M.Duras et *Les Guérillères* de M.Wittig), Mémoire de maîtrise en histoire, Paris, Université Paris VII, sous la dir. de Michelle Perrot et Béatrice Slama.
- CALMIS, Charlotte (1977). "Gaïa, psaumes d'incarnation", *Le Nouveau Commerce*, Cahier 36-37, printemps, 39-59.
- CARAGLIO, Martine, (1989). *Identité lesbienne, identité sexuelle et processus de catégorisation*, Diplôme d'Etudes Approfondies, Université de Paris VIII.
- CHAREST, Danielle (1997). *Littérature policière et rapports sociaux de sexe*, mémoire de maîtrise, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris.
- DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI (1972), *L'Anti-Oedipe, Capitalisme et Schizophrénie*, Paris, Editions de Minuit.
- DUBY, George et Michelle PERROT sous la dir. de (1992). *L'Histoire des femmes en occident*, Paris, Plon, 4 vol.
- DUFRANCATEL, Christiane, Arlette FARGE, Christine FAURE, Geneviève FRAISSE, Michelle PERROT, Elisabeth SALVARESI, Pascale WERNER (1979). *L'Histoire sans qualité*, Paris, Ed. Galilée.
- DUROUX Françoise (1983-1984). "la société des femmes". D'amour et de raison", *Les Cahiers du Griff*, 25-35.
- EVERARD, Myriam (1994). "la tribade, l'amie intime et la naissance de la lesbienne", *Cahiers Gai Kitsch Camp*, 27, 121-124.
- FARGE, Arlette, (1997). "Un savoir partagé par tous", *Ex Aequo*, 10, 28.
- HEKMA, Gert (1994). "L'histoire des homosexualités en France : perspectives", *Cahiers Gai Kitsch Camp*, 27, 181-187.
- LESSELIER, Claudie (1988). *Recherches sur l'homosexualité féminine en France, 1930-1960*, Rapport de recherche en sociologie, Paris, ATP.
- LÛTZEN, Karin (1986). *Hvad Hjertet begoerer - Kvinders Koerlighed til Kvinder 1825-1985* (Ce que le coeur désire - l'amour entre les femmes, 1825-1985) Copenhague, Tiderne Skifter.
- PICQ, Françoise (1993). *Libération des femmes. Les années mouvement*, Paris, Seuil.
- PISAN, Christine de (1986). *La Cité des Dames*, traduction et présentation de Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris, Stock.

ROGER, Nadine (1994). "Hommage à Michel Rey", *Sodomites, invertis, homosexuels*, sous la dir. R. Mendès-Leite, Cahiers Gai Kitsch Camp, 27, 5.

SCHULZ, Marianne (1998), "Lesbiennes : les silences du droit", *Les Temps Modernes*, 598, 113-155.

SCHWARZ, Gudrun (1984), "L'"invention" de la lesbienne par les psychiatres allemands", dans *Stratégies des femmes*, sous la dir. de Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Ed. Tierce, 312-328.

TAMAGNE, Florence (1997), *Recherches sur l'homosexualité dans la France, l'Angleterre et l'Allemagne du début des années vingt à la fin des années trente*, Thèse de doctorat en histoire du XX^e siècle, Institut d'Etudes politiques de Paris, 3 vol.

WALKOWITZ, Judith (1992), "Attachements homosexuel", dans *L'Histoire des femmes en occident*, sous le dir. de Georges DUBY et Michelle PERROT, t. 4, 410-414.

WITTIG, Monique (1980). "La pensée straight", *Questions féministes*, 7, 45-53.

"On ne nait pas femme", *ibid.*, 8, 75-84.